

Hommes, Cultures et Capitaux
dans les relations italo-belges
aux XIX^e et XX^e siècles

Actes du colloque organisé à l'occasion du 50^e anniversaire
de l'Academia Belgica
sous le Haut Patronage de Sa Majesté le Roi

Rome
20-23 novembre 1989

Publiés sous la direction
de

Michel DUMOULIN

Herman VAN DER WEE

BRUXELLES — BRUSSEL — ROME

1993

Edité par — Uitgegeven door:

Institut Historique Belge de Rome —
Belgisch Historisch Instituut te Rome
5, rue d'Egmont, B-1050 Bruxelles
Egmontstraat 5, B-1050 Brussel
Via Omero 8 (Valle Giulia), I-00197 Roma

Diffusion - Distributie:
Brepols Publishers
Baron Frans du Fourstraat 8
B-2300 Turnhout

  1993

No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form, by print, photoprint, microfilm or any other means without written permission of the copyright owner.

D / 1993 / 351 / 88
ISSN-0071-1977
ISBN 90-74461-05-0

L'immigration italienne dans la région liégeoise, XVIII^e - XIX^e siècles

par Etienne HELIN

Professeur à l'Université de Liège

Par son intitulé, le présent colloque nous invite à traiter conjointement des aspects démographiques, culturels et économiques. Pour ma part, je me réjouis de l'occasion qui m'est ainsi offerte d'échapper à ma spécialité, à savoir la démographie historique. Il sera très peu question de statistiques et encore moins de mesure des champs migratoires, ou de modèle probabiliste. Je me contenterai d'attirer votre attention sur quelques apports culturels dont nous sommes redevables à un petit nombre d'Italiens.

En vous épargnant la voie ardue des statistiques, je ne vous engage pas pour autant sur un terrain bien déblayé. De toutes les variables démographiques, la migration est la plus difficile à cerner, à définir et, par conséquent, à enregistrer correctement. La naissance et le décès sont strictement individuels et -comme on dit de nos jours- irréversibles. Il n'en va déjà plus de même pour le mariage, dont on avait perdu de vue, entre le Concile de Trente et les *golden sixties*, qu'il pouvait exister sous plusieurs modalités et sans aucune formalité, ce qui le rend moins quantifiable. Ce n'est d'ailleurs pas par hasard que nous évoquons les difficultés que soulève l'enregistrement des mariages. Ceux-ci en effet s'accompagnent souvent d'un ou plusieurs changements de domicile et, en corollaire de la tendance générale à l'homogamie, ils constituent un des plus sûrs indices de l'assimilation des étrangers.

«On appelle à proprement parler migration, ou mouvement migratoire, un ensemble de déplacements [dans l'espace géographique] ayant pour effet de transférer la résidence des intéressés d'un certain

lieu d'origine [...] à un certain lieu de destination»¹. Aux yeux des démographes le déplacement dans l'espace est essentiel. L'économiste sait bien qu'il y a presque toujours en même temps, changement de travail. Le sociologue, qu'il y a aussi changement de statut (on «monte» à Bruxelles) et déracinement culturel.

De surcroît, nous autres historiens, nous n'avons pas les mêmes raisons que les démographes de stricte observance, de nous intéresser aux seules migrations définitives. Un étranger de passage, qu'il soit musicien, étudiant ou proscrit en rupture de ban, n'est pas a priori moins digne d'attention qu'un honorable père de famille qui se fait naturaliser. Notre dimension par excellence c'est le Temps, en l'occurrence, la durée de l'installation ailleurs qu'à l'endroit où l'on est né, lequel n'est pas nécessairement le grand pays, l'Etat national qui s'affirme au XIX^e siècle, mais la petite patrie, la *patria*, la terre natale, terroir qui réussit souvent à préserver son particularisme jusqu'à la première guerre mondiale. La dimension qu'est la durée paraît d'autant plus essentielle en matière de migrations que les études récentes² ont mis en évidence ce que les Américains appellent *transiency* qui en français ne se traduit pas fort adéquatement par turbulence et dont il est cependant indispensable de tenir compte afin de comprendre la fréquence, la variété et la flexibilité des déplacements en tous sens, facilités à partir de 1840-50 par le chemin de fer et le navire à vapeur.

Les publications statistiques officielles ignorent cet élément crucial qu'est la durée. En revanche, elles regroupent les migrants selon leur provenance et leur destination, ce qui permet de distinguer, au premier coup d'oeil, un véritable flux migratoire d'une simple addition d'aventures individuelles isolées.

Si l'on veut en savoir davantage sur les migrants, entre autres leur métier, leur âge, leur logement -ici aggloméré, là-bas dispersé- entrevoir petit à petit le processus d'acculturation ou de rejet qui s'amorce, il faut accumuler des informations plus circonstanciées et mieux datées, que l'on ne recueille que dans des sources nominatives : regis-

¹ L. HENRY, Dictionnaire démographique multilingue, volume français, 2e éd., Liège, 1981, p.105. — Statistiques, méthodes et références sont réduites au strict minimum. On en fera plus amplement état dans un ouvrage qui s'intitulera : Liégeois à l'étranger, étrangers à Liège.

² Entre autres : M. KATZ, *The People of Hamilton, Canada West, Family and Class in a Mid-Nineteenth-Century City*, Cambridge Mass., 1975, p.94-175.

tres de population, actes d'Etat Civil, passeports, déclarations sollicitées par la Police des Etrangers, etc.

Le dépouillement d'une documentation aussi copieuse ne se conçoit que dans un cadre géographique restreint. Ce n'est ni la Commune -trop étroite- ni la Province, socialement et culturellement trop hétéroclite. Le cadre qui s'impose à nous est celui de la région liégeoise: centre urbain ceinturé d'une périphérie d'une demi-douzaine de bassins industriels qui ont chacun leur type de croissance économique, mais qui fonctionnent comme un ensemble démographique et social. A vrai dire, durant la période ici retenue, l'ensemble régional jouera un rôle effacé en comparaison du noyau citadin.

Notre cadre chronologique, lui, est coïncé entre deux temps forts dans les relations italo-liégeoises:

Depuis le retour à Rome de la papauté, jusqu'au début du XVIII^e siècle, tant sur le plan religieux qu'artistique, l'ascendant italien est sans égal. Sans doute tient-il au rôle de sentinelle avancée de l'orthodoxie romaine que le diocèse de Liège assume dans la vallée de la Meuse. On se souvient de la devise sculptée sur le linteau du portail de notre cathédrale:

Sancta Legia, Romanae Ecclesiae Filia.

C'est le temps où les notaires apostoliques liégeois investissent la curie romaine et où le plus célèbre de ces curialistes, le Cardinal Jean-Gautier de Sluse (1628-1687) s'érige en protecteur discret des jansénistes persécutés³. C'est le temps où les nonces de Cologne négocient, inspectent, fulminent afin de faire des décrets du Concile de Trente autre chose que lettre morte.

Les Liégeois de leur côté, n'avaient pas attendu la Contre-Réforme pour fréquenter les universités de Sienne et de Bologne. Il faudrait faire état ici de leur présence assidue au Collegium germanicum; de la Fondation Darchis (1696) en faveur des clercs et des artistes; de l'ascendant du Bernin par disciple interposé, à savoir Jean Delcour, le meilleur de nos sculpteurs. Au XVIII^e siècle, ce mouvement continue sur sa lancée. Nos meilleurs artistes font leurs classes à Rome: les musiciens Hamal et Grétry, le peintre Léonard Defrance. Mais plus rien ne se crée. Il est significatif aussi que la verrerie liégeoise

³ M. VAES, Les curialistes belges à Rome aux XVI^e et XVII^e siècles. «I Lieggesi», dans Mélanges (...) Charles Moeller, t.II, Louvain, 1914, p. 100-121. Al. LEMEUNIER, Le cardinal Jean-Gautier de Sluse, dans Les Sluse et leur temps (...) Liège, 1985, p. 39-46.

s'étiolo alors qu'elle avait connu de brillants débuts peu après sa formation (vers la fin du XVI^e) par des verriers qui pratiquaient la «façon de Venise» bien qu'ils fussent originaires d'Altare (en Ligurie).

Bref, le dernier siècle de l'Ancien Régime est celui d'un relâchement des liens religieux et économiques, même s'ils n'ont été le fait que d'une élite restreinte.

A l'autre extrémité de notre parcours chronologique, à partir du milieu du XX^e siècle, survient l'afflux massif de mineurs d'abord, d'ouvriers et d'artisans de toutes sortes ensuite, bien décrit par Mme A. Morelli.

Entre les deux, ce qui ressemble fâcheusement à un *no man's land*. Les échanges italo-liégeois du XVIII^e au début du XX^e siècle auraient-ils échappé à l'attention parce qu'ils sont le fait d'une minorité d'où n'émerge aucune personnalité de grande envergure? Avant de répondre, efforçons-nous de regarder de plus près.

Au XVIII^e comme au XIX^e siècle, si l'on s'en tient aux sources officielles, l'immigration italienne est quantité négligeable. On a conservé pour les 40 dernières années de l'Ancien Régime les Admissions à la bourgeoisie de la Cité de Liège. L'inscription à une des 16 Chambres des Métiers est indispensable, si l'on veut tenir boutique, être artisan, vendre le produit de son travail, etc. sans être né dans la Cité et sans être fils de maître. Parmi les quelques 895 nouveaux bourgeois admis de la sorte, on ne compte que 7 Italiens: 3 proviennent de villes importantes (Milan, Livourne, Pistoie), 3 de petites villes, 1 du Piémont, sans autre précision⁴. Nous excluons de nos comptages les Savoyards, dont les migrations sont extrêmement caractéristiques: très localisées (Oisans, Faucigny), très spécialisées (ramoneurs de cheminées, colporteurs), très organisées (itinéraires, étapes, répartition des aires d'activité).

Les Italiens, au sens strict, n'enracinent pas dans la vallée de la Meuse les solides dynasties qui sont devenues célèbres dans la vallée du Rhin moyen: on pense ici aux Brentano, aux Gaita, aux Farina. A Bonn, par exemple, autre résidence d'archevêques de Cologne qui sont parfois aussi évêques de Liège, mais qui est 4 fois moins peuplée que Liège, Edith Ennen signale, à partir de 1680, une quinzaine de familles de marchands dont certaines acquièrent fiefs et offices

⁴ C. ZANELLA, Les admissions à la bourgeoisie de la Cité de Liège (...), Mémoire inédit, Université de Liège, 1986, p.70.

publics⁵. Rien de semblable dans l'Est des Pays-Bas et dans la principauté de Liège. Tous les Italiens que j'ai pu repérer -quelques dizaines au total- ne font que passer.

On ne fera ici que signaler pour mémoire les célébrités qui ont défrayé la chronique et dont périodiquement les revues locales ravivent le souvenir. A Spa, la ville d'eaux la plus cosmopolite au Nord des Alpes, sont venus Alexandre Farnèse, le grand-duc de Toscane, l'excellent dessinateur Remigio Cantagallina, un aventurier de haut vol comme Casanova, un minable escroc comme le soi-disant prince Justiniani de Chio⁶. Durant la révolution liégeoise de 1789-1791, les patriotes confient leurs milices improvisées à un vénitien [?] d'origine dalmate, le «général» Rusanick Peckse, qui ne parvient d'ailleurs pas à imposer un minimum de discipline et donc à éviter la débâcle finale. Dans le camp adverse, le nonce Brancadoro qui séjourne à Liège en 1791-92, semble bien être mêlé à toutes sortes de projets qu'échafaudent les plus remuants des émigrés français.

Plus énigmatique est la figure du chevalier de Saint-Michel, qui se dit peintre ordinaire du roi de Sardaigne et qui, à deux reprises en 1786 et 1787, fait admirer à domicile, des portraits. Le 19 janvier 1787, il annonce dans la Gazette de Liège qu'il va exposer au salon annuel organisé par la Société d'Emulation un tableau de sa composition. Il faut savoir que la dite Société, sorte de club où se réunissait l'intelligentzia liégeoise, venait d'être fondée par le prince-évêque Velbruck, protecteur des philosophes, dans l'intention très délibérée de propager les Lumières. Le lien du chevalier de Saint Michel avec la Société d'Emulation est un indice -à vrai dire très mince- qui nous inciterait à percer l'anonymat d'une autre annonce, parue aussi dans la Gazette de Liège, le 4 mars 1782:

«Un Italien habitant de Liège, propose de même un prix de quatre louis pour le meilleur Mémoire sur cette question: Comment le gouvernement, par ses sages dispositions, par une inspection incorruptible et vigilante, comment les possesseurs de

⁵ Ed. ENNEN, Grundzüge der Entwicklung einer rheinischen Residenzstadt im 17. und 18. Jahrhundert (...), dans Aus Geschichte und Landeskunde, Bonn, 1960, p. 465. J. AUGEL, Italienische Einwanderung und Wirtschaftstätigkeit in rheinischen Städten (...) Bonn, 1971, p. 60 sv., 238sv.

⁶ A. BODY, Les aventuriers à Spa au XVIII^e siècle, dans Bull. de la Soc. des Bibliophiles Liégeois, t. IV, Liège, 1891, p. 217-254. E. HELIN, Aux origines du tourisme contemporain: les amusements de Spa, dans Histoire d'eaux, Bruxelles, 1987, p. 71-89.

denrées, par la modération des conditions envers les Boulangers, les Brasseurs, pourraient influencer sur la diminution du prix du pain et de la bière, en faveur du Peuple et sur-tout de la classe indigente dans la principauté de Liège».

Il y aurait beaucoup à dire, en marge de ce bref communiqué. Contrairement à tant de bavarde éloquence qui se déverse à l'Emulation, il met d'emblée le doigt sur la pire tare de la société liégeoise d'Ancien Régime, à savoir la misère permanente d'un quart de la population et l'impuissance radicale des pouvoirs publics à y apporter un remède efficace.

Si exceptionnelle qu'elle soit, cette brève incursion d'un Italien dans l'arène bien close de la politique liégeoise, méritait d'être épinglée au passage, d'autant qu'elle contraste avec les autres manifestations de la présence italienne qui, à première vue, donnent l'impression d'appartenir à un univers plus futile.

En premier lieu, le monde de la musique et des spectacles. Ce serait sortir de notre cadre chronologique que d'évoquer l'histoire de la musique au pays de Liège, sous prétexte qu'elle est inséparable de la musique italienne. Rappelons cependant qu'au seuil de l'adolescence «notre musicien national» André-Modeste Grétry (1741-1813), s'enhardit à se produire pour la première fois en public, aussitôt après avoir écouté la compagnie du Signor Crossa, lors de la saison de 1754-1755. Il le raconte dans ses Mémoires: «J'avais un nombreux auditoire et ce qui me flattait le plus, c'était d'y voir toute la troupe italienne, femmes et hommes, chacun d'eux me regardait comme son élève».

Ce premier triomphe se déroule à la Baraque: le mot désigne bien ce qui tenait lieu de salle de spectacles, par-dessus la Douane en bordure du quai de la Batte, au coeur de l'animation du quartier marchand, avant son remplacement, en 1767 par un vrai théâtre. Même dans la suite, les spectacles n'ont pas ce caractère guindé qu'ils acquerront un siècle plus tard. La comédie alterne avec des bals, des concerts; des récitals de chants, de danse, voire d'acrobatie. Dans tous ces domaines, les Italiens sont au premier rang, loin devant les Anglais et les Allemands⁷. Les Français, à vrai dire, accaparent la

⁷ A. AUDA, La musique et les musiciens de l'ancien Pays de Liège (...), Bruxelles, 1930, p. 201.; J. QUITIN, Les maîtres de chant (...), Bruxelles, 1964, p. 43; C. MARTINY, Histoire du théâtre de Liège (...), Liège, 1887, p. 19, 27, 35, 39. — Les autres mentions de spectacles ont pour source les annonces de la Gazette de Liège,

Comédie et chaque hiver, une de leurs troupes achète le monopole de la salle pendant la saison qui précède le carême. Mais on remarque qu'un des chefs de troupe les plus assidus s'appelle Billioni; un autre, Rozelli. Lorsque se produit le premier chanteur de la reine Marie Antoinette, il s'agit de Amantini. Il y a donc des Italiens mêlés aux Français et ce qui brouille davantage les cartes, c'est l'habitude de nos compatriotes d'assurer leur notoriété en italianisant leur nom. Un certain Robostel, natif de Rolduc, devient un des meilleurs facteurs d'orgues: dès lors, il se fait appeler Robustelly.

Revenons-en aux authentiques Italiens et Italiennes. On compte parmi eux tantôt des musiciens qui voyagent en troupe, tantôt une danseuse ou des virtuoses isolés; d'autres se produisent en famille, d'autres encore sont des instrumentistes (flûte, hautbois) ou des chanteurs d'airs à la mode accompagnés à la mandoline.

Le marquis Rondinini-Crivelli organise un bal réservé «à la noblesse et aux personnes de distinction» qui se prolonge jusqu'à 5 h. du matin. D'ordinaire les fêtes qui se célèbrent en musique sont moins mondaines; elles se déroulent à la Redoute (salle de bal, au quartier de l'Ile), au grand Billard (dans la cave du Palais). On y voit intervenir quatre Vénitiens, dont l'un, surnommé «Le Rossignol Maltois», contrefait «toutes sortes d'oiseaux, ce qui ne s'est jamais entendu dans cette ville». Il ne faut que sourire de la simplicité «de nos bons ayeux» pour reprendre l'expression de Grétry, mais le fait est que les

dans l'ordre de nos citations: 31 mars et 7 juillet 1779; 3 mars 1782; 29 septembre 1786; 19 janvier 1787; 23 juin, 23 juillet, 23 octobre (représentation du Philosophe ignorant, «opéra bouffon», de Paesiello), 30 avril 1779 — Solistes et virtuoses: 20 avril 1767, 16 mars, 15 juin et 6 juillet 1768, 17 et 21 décembre 1770, 31 janvier et 3 février 1772, 24 novembre 1775, 28 février 1776, 30 avril 1779, 10 mars 1780, 2 avril 1783, 23 juin 1784, 31 mars 1786, 3 décembre 1787. — Montreurs, organisateurs de spectacles: 27 mars 1772, 20 janvier 1777, 12 novembre 1781, 14 décembre 1785, 29 décembre 1786. Maître de langue et de danse: 20 janvier 1777, 11 décembre 1780, 26 novembre 1781, 14 décembre 1785, 29 décembre 1786, 26 novembre 1787, 21 janvier et 15 octobre 1788. Plafonneurs, stuccateurs, figuristes: 24 décembre 1770, 26 avril et 6 mai 1771, 9 décembre 1772, 11 juin 1784, 20 mai 1785, 6 avril 1787, 5 mai et 23 juillet 1788, 18 mai 1789, 21 avril 1794. — Peintres, miniaturistes: 22 septembre 1786, 19 janvier, 24 octobre et 31 décembre 1787, 23 septembre 1796, 28 juillet 1803. — Marchands et colporteurs: 8 juillet, 1er novembre 1782, 6 février, 24 novembre 1786, 17 janvier 1783, 9 juin 1784, 18 novembre 1789, 3 messidor au VIII. — Physiciens et miroitiers, chimistes et fumistes: 22 janvier 1770, 10 juillet 1780, 21 novembre 1781, 25 décembre 1782, 21 novembre et 28 décembre 1787, 22 mars 1790, 26 mars 1790, la plus ancienne allusion à un fumiste italien se lit dans L'Elite des nouvelles, 16 décembre 1754.

Italiens ne se confinent pas aux divertissements de Cour et aux mondanités traditionnelles ce qui annonce, en quelque sorte, la trouvaille qu'ils feront au siècle suivant, lorsqu'ils seront les inventeurs de cette distraction populaire entre toutes qu'est le théâtre de marionnettes. Ils s'ingénient à propager des divertissements naguère réservés à une minorité.

Voici un artificier qui met à la disposition des spectateurs une salle chauffée (on est en novembre) en attendant le feu d'artifice ; voilà un Sieur Mangea qui projette dans la modeste Halle des Drapiers ses « Ombres comiques et Feux arabesques » tandis qu'Ambroise Sanquifico, un peintre, se prétend « premier inventeur des ombres chinoises », et se targue d'un privilège de Louis XVI, de Joseph II et de Catherine II. D'autres se recommandent du prestige de la Science, tel cet Italien qui expose au Café Allemand « plusieurs pièces mécaniques et mathématiques [représentées] par le moyen d'un miroir ardent qui surpasse l'imagination par la beauté ». Le temps n'est pas loin où l'on passera des curiosités optiques aux fantasmagories. A l'époque d'ailleurs, les Lumières baignent d'un même éclairage indulgent vulgarisation, curiosité et Science.

L'art de la danse s'apprend et les maîtres qui enseignent « le menuet et les pas français dans le dernier goût » ménagent une sorte de transition avec le petit monde des maîtres d'armes et celui des professeurs de langue italienne. Bernardi, entre autres, s'offre à l'enseigner « dans toute sa pureté, avec une méthode facile, claire et courte ». A Liège, un seul établissement scolaire enseigne la langue italienne et encore est-il peu vraisemblable qu'elle figure au programme de tous les élèves. Il s'agit d'un pensionnat aristocratique, très en avance sur son temps, le Collège Anglais, installé par les jésuites à la suite de la suppression de leur ordre (1773). En fait, il est réservé aux jeunes gens des grandes familles catholiques anglaises et irlandaises, il n'y a que peu de Liégeois, mais quelques Américains.

Autre spécialité incontestée des Italiens et même, plus précisément, de ceux qui sont originaires de Côme (accessoirement de Bergame et du Trentin) : la décoration intérieure. Le regretté Jacques Breuer⁸ a

⁸ J. BRASSINNE, Les jésuites anglais (...), dans Bull. de la Soc. d'Art et d'Histoire du diocèse de Liège, t. XXXIII, Liège, 1947, p. 45. — B. LHOIST-COLMAN, Le facteur d'orgues Guillaume Robustelly, ibidem, t. XLIX, 1969, p. 80 n. 1. — J. BREUER, Stucs et stuccateurs italiens en Wallonie au XVIII^e siècle, dans La Vie Wallonne, t. V, Liège, 1925, p. 204-210. — U. THIEME und F. BECKER, Allgemei-

mis en évidence le rôle des stuccateurs, des mouleurs en plâtre. Spécialité voisine que celle des plafonneurs. Jean-Dominique Ferrari n'est pas le seul à revenir, presque chaque année entre 1771 et 1794, pour blanchir des églises « à la romaine » ou plafonner. D'autres s'annoncent comme « figuristes » : ils proposent des statuettes en plâtre, en terre cuite, en cire, en bronze, en plomb quand ils les destinent à des jardins. D'autres encore aménagent rocailles, fontaines et bassins ; d'autres enfin offrent leurs services pour nettoyer les autels et leurs dorures ou restaurer les tableaux. Quelques-uns ne font que réparer les cheminées (ils s'appellent eux-mêmes fumistes, ce qui donne à penser que la dénomination n'est pas encore péjorative) tandis que des lampistes, eux, garantissent des mèches sans fumée ni vapeur, et toutes sortes de nouveaux appareils d'éclairage dont « la lumière est beaucoup plus claire ». Peu de sculpteurs et de peintres, si ce n'est pour la grande vogue que connaissent les portraits peints en miniature, sur médaillon⁹.

Les marchands, souvent itinérants, vendent un peu de tout. Quelques spécialités reviennent toutefois plus souvent que d'autres quand elles sont le fait d'Italiens : Campioni, qui a pignon sur rue dans une artère commerçante, vend des gants, des vestes brodées, du chocolat d'Italie, de l'eau de Cologne et surtout des soieries. Fietta et Tessari, marchands d'estampes dans les galeries du Palais, ont un choix de cartes géographiques, de sphères, de partitions de musique, mais aussi de cordes de violon de Naples, de thermomètres, de crayons, d'instruments de physique, etc. Ce matériel accompagne souvent des appareils d'optique, des miroirs, des lunettes, tout un arsenal de pièces de physique, de mécanique et même une « machine électrique » se prêtant à 30 expériences différentes. Bien sûr, lunettes, cadres, miroirs se fabriquent aussi sur mesure, de sorte que la dénomination

nes Lexikon der Bildenden Künstler (...), Bd 29, répertorient un Comte Joseph de Saint-Michel, portraitiste piémontais et peintre du roi de Sardaigne, mais ne lui signalent aucune accointance au nord des Alpes. Les mêmes mentionnent comme peintres milanais Alessandro Sanquirico (1777-1849) et son petit-fils Pio (1847-1900) sans faire allusion au peintre et « inventeur » des ombres chinoises Ambroise qui porte le même patronyme.

⁹ J. BREUER, Artistes étrangers de passage au Pays de Liège à la fin du XVIII^e siècle, dans Bull. de l'Inst. Archéol. Liégeois, t. II ; Liège, 1924, pp. 124, 133, 153, 157, 168, 172, a dépouillé en outre les Listes des curistes qui séjournent à Spa et il a repéré Fr. Dragone, figuriste, Ar. Massardo joaillier, Borgnis, de Pollacello, de Saint-Michel, Santini, Servandoni, de Toricella, peintres ou miniaturistes.

de «physicien» n'est pas usurpée. Je serais plus réticent à l'égard de l'appellation «chimiste» qui s'applique aussi à des liquoristes, à des parfumeurs voire à des marchands de savon.

Au total, une immigration passagère, en partie saisonnière (pour ce qui est des métiers du bâtiment et du spectacle), composite puisqu'elle est faite de petits contingents qui s'additionnent sans être interchangeables. Sans mettre en cause des personnages célèbres ou fortunés, sans véhiculer des produits de grande valeur ni faire montre d'un luxe exceptionnel, il s'agit d'activités d'agrément : arts du spectacle, sciences naturelles amusantes, élégance des intérieurs et des jardins, cette *Wohnkultur* qui fait l'admiration de nos collègues, historiens du baroque. Tout cela suppose, sinon de colossales fortunes ou des mécènes généreux, du moins un minimum d'aisance, du goût pour un passe-temps aussi gratuit que la musique et surtout un public avide de suivre la mode.

Tout cela se trouve encore à Liège comme dans les villes voisines : Maastricht et Namur, — places de garnison et, de ce fait, propices à la vie théâtrale, — Aix-la-Chapelle et Spa en haute saison. L'art de vivre d'une modeste aisance survit à l'asphyxie de l'économie liégeoise durant le dernier demi-siècle de l'Ancien Régime. Le marasme dégénère en ruine au cours de la dernière décennie du XVIII^e siècle. Les signes de reprise ne se multiplient qu'à partir de 1817. La révolution industrielle se déclenche à Verviers d'abord, ensuite dans les mines et surtout la sidérurgie avec un quart de siècle de décalage. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, elle aura métamorphosé l'économie et la société, du moins dans le chapelet de bassins industriels qui s'égrènent du Pas de Calais à la Ruhr.

C'est donc dans un contexte bouleversé que nous retrouvons nos Italiens, à partir de 1880, date à laquelle les dossiers de la police permettent de les apercevoir à nouveau individuellement. Ce filon documentaire a été intelligemment exploité en 1983 par Melle Geraldina Rosania, dans un mémoire de licence qui mériterait d'être prolongé au-delà du cadre chronologique 1890 à 1910. Nous lui sommes redevable de ce que nous savons des métiers exercés par les Italiens fixés sur le territoire de la ville de Liège.

Comme un siècle auparavant, les contingents italiens restent quantité négligeable. Dans l'ensemble wallon que constituent les provinces de Hainaut-Liège-Namur-Luxembourg, on calcule en 1884-1889 une moyenne annuelle de 73 Italiens immigrés et 53 départs à destination

de l'Italie. En 1900-1904, ces moyennes sont respectivement de 224 et 104. En 1920-1927, de 2 641 et 860.

Pour 100 individus de nationalité étrangère, on compte: 1 % d'Italiens en 1890, 1,8 % en 1900, 2 % en 1910, 3,5 % en 1920, 20 % en 1930.

L'afflux d'Italiens est donc un courant qui ne pèse pas lourd, statistiquement parlant, avant la première guerre mondiale, du moins dans les cadres nationaux et régionaux¹⁰. Qu'en est-il à l'échelon local? La présence d'Italiens est statistiquement imperceptible (moins de 1 %) dans des faubourgs industriels textiles comme Dison, ou dans un centre de l'industrie lourde, comme Seraing. J'ai entendu parler de terrassiers italiens qui auraient travaillé à la construction des forts défendant Liège (vers 1895). A Seraing, le médecin H. Kuborn attribue aux mineurs qui ont creusé le tunnel du Mont Cenis (après 1870) la propagation du parasite intestinal qui cause l'ankylostomiasis. On ne trouve aucune trace de ces ouvriers dans les registres de population. En revanche, les Italiens se concentrent à Liège-ville. Là, en 1900, se regroupent les trois-cinquièmes de ceux de toute la province et, dans une proportion de 4 sur 5, ils y exercent des professions du secteur tertiaire (commerces, services). On en compte 215 en 1890; 542 (346 hommes + 196 femmes) en 1900; 614 (375 h. + 239 f.) en 1910.

Tout ce qui précède est puisé dans les publications officielles de résultats agrégés, c'est-à-dire des totaux anonymes. Dès que l'on entreprend une reconstitution nominative, on se heurte à l'obstacle de nombreux cas indéterminés ou mal enregistrés par les commissaires de police. Nous ne suivrons d'ailleurs pas Melle G. Rosania dans son patient effort pour répartir selon l'âge, le sexe, l'état matrimonial, les Italiens fixés à Liège et nous nous contenterons d'une distribution

¹⁰ G. ROSANIA, *Immigration italienne à Liège, 1890-1910*, mémoire inédit, Univ. de Liège, 1983, 182 p. et 4 annexes.- Données statistiques dans R. LEBOUTTE, *Les migrants en Wallonie, 1846-1930*, dans *Rev. belge d'Histoire Contemporaine* t. 21, 1991, p. 313, et dans N. MALPAS, *L'émigration italienne sur le long terme*, dans M. DUMOULIN (dir.) *Mouvements et politiques migratoires en Europe depuis 1945: le cas italien*, Louvain, 1989, p. 10-31. A titre de comparaison: P. MILZA (dir.) *Les Italiens en France de 1914 à 1940*, Ecole française de Rome, 1986; R. DEL FABBRO, *Italienische Industriearbeiter im wilhelminischen Deutschland 1890-1914*, dans *Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, 76. Bd, Stuttgart, 1989, p. 202-228.

sommaire par secteurs d'activités, telle qu'elle apparaît au terme de la période d'observation, c'est-à-dire en 1909-1910¹¹.

Sur 156 adultes dont le métier est déclaré, on n'en compte que 9 dans les mines et la métallurgie, 13 dans le secteur du bâtiment, 119 dans le secteur tertiaire. Une sous-répartition montre que les travailleurs manuels ne sont pas astreints aux besognes les plus mal payées : il n'y a plus de terrassiers ni de journaliers parmi les Italiens et, parmi les 13 ouvriers du bâtiment et de la construction, 5 sont des statuaires, 7 des mosaïstes. Situation inverse dans le secteur tertiaire où les contingents les plus fournis sont ceux des artistes et musiciens (43, dont 8 musiciens ambulants) et des marchands de crème-glacée (42 hommes).

En somme, au coeur d'une population belge dont le standard de vie est incomparablement plus prospère qu'à la fin du XVIII^e siècle, les quelques Italiens immigrés se concentrent toujours dans les activités du loisir, de la décoration, de l'alimentation gourmande, sans que l'on puisse encore parler de luxe. Les livres d'adresses et autres Almanachs à l'usage des négociants (les ancêtres des pages jaunes des répertoires du téléphone) ne viennent pas corriger cette impression : il n'y a plus ou pas encore d'Italiens dans les commerces très spécialisés, ni dans la banque, ni dans les assurances. Même éclipse dans le domaine musical : une analyse quantitative des programmes du Conservatoire montre la prépondérance des répertoires allemands et français. Sur un échantillon de 1830 oeuvres musicales interprétées entre 1827 et 1914, il n'y en a que 145 (8 %) qui soient italiennes ; le nombre de solistes italiens n'est que de 6 sur 291¹². Tout se passe comme si les Italiens étaient écartés des affaires les plus lucratives, des manifestations artistiques les plus prestigieuses. Ils doivent alors se contenter de chanter au Walhala et de jouer de l'orgue de Barbarie ou de l'accordéon au coin des rues.

Si peu nombreux que soient les Italiens, ils réussissent à rester entre eux : en 1900, sur 61 glaciers, 24 travaillent au service de compatriotes. Il se forme alors de durables dynasties.

¹¹ G. ROSANIA, op. cit., p. 49, 77, 112, 133-153, 165-170, 241-244, 256-262. — A propos des maladies des mineurs et des observations de H. KUBORN : S. PASLEAU, Une population aux prises avec le développement économique (...) Seraing, 1846-1914, thèse inédite, Univ. de Liège, 1989, p. 1529-1530.

¹² E. CONTINI, Les concerts du Conservatoire royal de musique de Liège, 1827-1914, mémoire inédit Univ. de Liège, 1987, p. 132-133, 148-149.

En revanche, d'autres ne cessent de se déplacer. Avant de quitter leur pays, ils ont souvent changé de résidence en Italie même et quelques dossiers de la police montrent combien il est difficile de suivre leur trace une fois qu'ils ont quitté Liège. Mlle G. Rosania a eu la patience de mettre bout à bout ces indices et elle a réussi de la sorte à reconstituer par le menu quelques destins individuels en poursuivant parfois jusqu'à la 2^e ou 3^e génération, ce qui est capital aux yeux de l'historien toujours avide d'évolution à long terme.

En résumé et pour nous en tenir aux situations les plus contrastées, nous retiendrons deux groupes. Les ouvriers du bâtiment (mosaïstes, vitriers) s'installent aux environs de la gare des Guillemins, dans un quartier qui était neuf alors et à proximité de quartiers en pleine expansion (Laveu, Cointe). Ils s'y stabilisent en créant leurs propres entreprises. Les petits commerçants, eux, sont des marchands de crème glacée qui, en hiver, vendent des marrons. Ils habitent au cœur de la vieille ville, dans la rue Pierreuse où les chambres se louent à la semaine ou au mois : le logement le plus minable est aussi le plus cher ! De là, avec leur cariole, ils se répandent partout en ville ; dans leur rue, la clientèle est trop pauvre.

Entre ces deux catégories, un groupe intermédiaire, en voie de lente disparition : les figuristes, marchands de « postures » comme on dit à Liège. Ils sont dispersés en ville ou, plus exactement, déménagent souvent ; pour la plupart, ils proviennent de Toscane (province de Lucques).

Les ouvriers du bâtiment sont originaires du Nord (province d'Udine) ; les marchands de glace sont presque tous (102 sur 127) originaires du Sud. Les foyers d'émigration sont bien repérés. Dans le Val Comino, par exemple, aux confins des Abruzzes et du Latium, la bourgade d'Atina, d'environ 3.000 habitants en a vu partir 1.021 en 1919 et 1920. Beaucoup se sont rendus à Boston ; un fort contingent à Liège où ils débute comme marchands de glace, mosaïstes, restaurateurs¹³.

On re-découvre ainsi à petite échelle, dans le cas de Liège, ce qui a été mis en évidence à l'échelle internationale, à savoir le fonctionnement quasi-spontané de réseaux avec leurs itinéraires et leurs étapes.

¹³ J. HOYOUN, Cicéron, Sora, Atina et l'émigration italienne à Liège (...), dans Bull. de la Soc. Royale le Vieux-Liège, t. XI, n° 21/244-245, Liège, 1989, p. 513-515.

Peut-on aller plus loin et prétendre qu'il y aurait deux migrations italiennes? Celles des gens du Nord (à Liège environ la moitié du contingent), qualifiés au départ et qui s'en vont dans l'espoir d'une promotion? Celle des gens du Mezzogiorno dont les habitants fuient pour échapper à la misère? Bien entendu, c'est aux Italiens qu'il appartient de donner la réponse.

Quant aux Belges, ils ont tendance à se donner bonne conscience en prétendant que, puisque les Italiens viennent chez eux, c'est parce qu'ils y sont mieux que dans leur pays natal. Une telle opinion est peu compatible avec les faits relevés par Mlle G. Rosania qui, au vu des incessants va-et-vient, formule des conclusions pessimistes quant au succès de l'émigration. Selon elle, il n'y a pas ou guère d'adaptation des immigrés dans leur pays d'accueil; peut-on même parler d'accueil quand il n'y a pas de réussite sociale? Les quatre-cinquièmes des domestiques, des ouvriers peu qualifiés et des marchands ambulants quittent Liège au cours de la période observée. Ils se rendent en France ou en Allemagne qui sont pour eux des «pays tremplins», ni plus ni moins que la Belgique. D'autre part, on a calculé que les trois-cinquièmes de ceux qui rentrent en Italie, en repartent.

Les Italiens qui passent par Liège ont d'ailleurs des antécédents migratoires dans leur propre pays: sur 67 à propos desquels la documentation est complète, 48 sont natifs d'une province différente de celle de leur dernier domicile en Italie. On en revient ainsi à cette notion de *transiency*, de turbulence ce qui donne au phénomène migratoire encore plus d'ampleur et de complexité. M. Martiniello a distingué, à l'intérieur des associations, les membres actifs, producteurs de sociabilité et les suiveurs, simples consommateurs de sociabilité. Certains migrants n'ont pas laissé d'autres traces que l'amertume d'un vain déracinement. D'autres ont créé du neuf.

Rendons ces notions moins abstraites en invoquant deux cas d'apports culturels. Chaque fois, les Liégeois en ont été redevables à des Italiens.

Le témoignage le plus explicite est celui de Dieudonné Salme, auteur de *Li Houlo* (1888), roman de moeurs populaires qui se déroule dans le quartier d'Outre-Meuse. Grâce à Maurice Piron, nous disposons d'une excellente traduction¹⁴:

¹⁴ M. PIRON, L'origine italienne du théâtre liégeois des marionnettes, dans *Enquêtes du Musée de la Vie Wallonne*, t. XII, Liège, 1971, p. 327-363. L'interprétation socio-linguistique a fait l'objet de la pénétrante thèse de doctorat que Mme Joan GROSS a consacrée au Liège puppet theater; Univ. of Texas, Austin, 1985.

« Au début, on jouait dans la pièce où se tenait le ménage. Quelques planches épaisses, montées sur quatre pieds tirés de fagots. Pendant la journée, on les remisait l'une sur l'autre. Elles formaient les sièges des « premières »; on les payait 5 centimes. Derrière, il y avait une perche servant d'accoudoir. Là on se tenait debout et on ne payait que 2 centimes. Ensuite, sur le faux-grenier appelé cava, on y allait pour 3 centimes. C'est-là qu'on faisait le plus de chahut, tout comme au parterre du théâtre, à ceci près qu'en plus de crier et de gueuler, les énergumènes du cava, placés au-dessus des autres spectateurs, lançaient sur ceux-ci, à travers les fentes du plancher usé, tout ce dont ils voulaient se débarrasser. Il y avait encore un endroit où l'on payait comme aux premières: c'était sur le lit. Des garnements, remuants comme de vrais diables y faisaient des culbutes et toutes sortes de niches. Mais, à leur tour, les puces, en venant les mordre, leur rendaient la pareille.

Marie-Barbe Conti, placée à la porte avec son éventaire de poires et de pommes, de fromage de cochon et de viande de poumon qu'elle vendait à deux centimes la tranche, percevait les entrées.

Les marionnettes à cette époque n'étaient que des pièces de bois mal dégrossies et affublées de loques; on voyait jusqu'aux cordons qui les actionnaient. Pour tout éclairage, il n'y avait que des chandelles de suif, à un patard (environ 5 centimes) la paire, fichées dans de petits chandeliers d'étain. Mais comme les petits rossards les prenaient pour cible, ce qui faisait parfois jurer Charlemagne comme un portefaix, on les remplaça par des lampions de fer blanc à huile grasse pourvus de mèches plates qui fumaient comme des cheminées.

On jouait « Le déserteur », « Geneviève de Brabant », « Le traître Don Juan », « Orson et Valentin », « Les Quatre Fils Aymon » chevauchant Bayard qui avait une échine aussi longue et des pattes aussi courtes qu'un lapin.

Qu'on ne s'étonne pas d'entendre des fautes de français du genre de: la vivre lumière, les grands z-héros, etc... On en fait encore bien d'autres, et le proverbe a bien raison quand il dit qu'une once de bonheur vaut plus qu'une livre de science car, avec les sonnettes à dormir debout qu'il débitait, Conti se fit un joli magot».

Dieudonné Salme ne se borne pas à évoquer l'atmosphère d'un théâtre en Outre-Meuse. Il fait état d'une foule de détails sur la maison, les membres de la famille, les concurrents de Conti. Ceux-ci se comptent par dizaines. Les successeurs se font appeler Conti, bien qu'ils portent d'autres noms. Chacun de ces détails a été vérifié minutieusement par Maurice Piron qui, en outre, a pris soin de recueillir vers 1940 les souvenirs des derniers témoins.

Tout ce qui précède ne serait qu'anecdote si l'on ne se trouvait en présence d'une tradition populaire répandue bien ailleurs qu'à Liège : le théâtre de marionnettes qui connaît son apogée, un peu partout en Europe entre ± 1840 et ± 1960. La vogue générale est telle qu'il n'y a pas eu nécessairement une filiation directe entre la tradition des marionnettes de telle ville italienne en particulier et celle de Liège. En d'autres termes, ce n'est pas parce que Conti est Toscan qu'il a copié le modèle célèbre à Modène, à Rome, à Naples, à Palerme ou ailleurs encore. Il a fort bien pu improviser.

Les analogies avec l'ensemble des théâtres italiens n'en sont pas moins frappantes :

- les marionnettes sont en bois, vêtues ou armées, articulées, mues par des tringles ou des fils ;
- le répertoire déroule les temps forts des deux cycles chrétiens (la Nativité, la Passion) et d'un cycle romanesque, inspiré par Le Tasse et l'Arioste, brochant sur les exploits des chevaliers de la Cour de Charlemagne. La trame de l'histoire est connue d'avance mais le public y prend plaisir parce qu'il interpelle, trépigne et manifeste. Rien de si émouvant, pour un gamin, que le roulement du tambour qui annonce les batailles.
- Contrastes entre la misère du local et la vie de château évoquée sur la scène ; entre l'abondance des nourritures et les détritiques qui jonchent le sol ; entre la pauvreté originelle de Conti et le « joli magot » qu'il réussit à accumuler.
- Le public se compose à la fois d'adultes, qui ne se raréfieront qu'après la multiplication des cinémas de quartier, et d'enfants qui ne boudent les marionnettes qu'à l'avènement de la T.V. Au début du XX^e siècle, les étudiants se rendent en bande au théâtre, mais c'est pour y chahuter. Auparavant déjà les folkloristes avaient bien aperçu l'originalité des théâtres de marionnettes ; ils les observent néanmoins à travers le prisme des croyances bourgeoises et citadines selon lequel une tradition populaire est au mieux naïve, attendrissante par sa maladresse même, au pire, rustique voire grossière.

- En fait, l'emploi simultané du dialecte et du français obéit aux règles d'un jeu subtil puisqu'il tient compte des circonstances (la Cour ou le Cabaret) et de l'imaginaire social du montreur de marionnettes qui ne prête pas le même vocabulaire, le même ton, le même débit à Charlemagne et à Tchantchès, incarnation de l'homme de la rue.

La cause est désormais entendue, la plus authentiquement populaire des traditions liégeoises est bel et bien d'origine italienne.

Notre seconde «étude de cas» se situe aux antipodes d'un Alexandre Conti presque analphabète, puisqu'elle a pour héros Giuseppe Cesàro (1848-1939), une sommité du monde universitaire liégeois. Alors que Conti émerge du milieu ouvrier, Cesàro personnifie la réussite à l'intérieur du microcosme des savants. Bornons-nous à rappeler le rayonnement de l'Ecole de Mines qui attire dans les facultés techniques de Liège les huit-dixièmes des étudiants italiens qui fréquentent les universités belges. En 1899-1909, ils sont 70, dont 67 inscrits à la Faculté des Sciences Appliquées; ils forment un cinquième du contingent étranger. En 1908-1909, on en compte 70 en Sciences Appliquées et 11 en Sciences mais ils ne regroupent plus que 6,5 % des étrangers, en raison de l'afflux des Russes.

G. Cesàro est à l'avant-garde de cette pacifique invasion. Il a environ 16 ans lorsqu'il arrive à Liège en 1865. Après un an consacré à l'apprentissage du français, il s'inscrit à l'Ecole de Mines. Les revers de fortune éprouvés par sa famille l'empêchent d'achever ses études et, de 1870 à 1891, il gagne sa vie comme répétiteur. Il se fait naturaliser en 1888 et, à partir de 1885, il commence à publier, ce qui lui vaut d'être reconnu comme savant, naturalisation autrement difficile à obtenir. Il est professeur à l'Université de Liège de 1891 à 1921. Nous n'avons aucune compétence pour nous prononcer sur son oeuvre scientifique: près de 300 notes et articles qui lui acquièrent une notoriété incontestée en tant que minéralogiste et cristallographe. Il fut choisi pour enseigner les mathématiques au duc de Brabant, le futur Léopold III.

Les notices biographiques et les éloges académiques détaillent ses écrits et sa participation aux sociétés savantes¹⁵. Tout cela est exact

¹⁵ J. MELON et J.D.H. DONNAY, Giuseppe Cesàro, dans *Florilège des Sciences en Belgique*, t. II, Bruxelles, 1980, p. 437-452. On a prêté à Giuseppe certains traits du caractère de son frère cadet Ernesto, mathématicien qui fit ses études à l'Ecole des Mines; souvenirs de Mme Clélia Cesàro-Mélon. Au sujet des Italiens à l'Univer-

mais incomplet car sont passées sous silence les contradictions qui traversent la vie de Cesàro et qui sont le lot des autres émigrés.

Lui qui se fit naturaliser belge et n'utilisa, chez lui et dans ses publications, pas d'autre langue que le français, resta sentimentalement attaché à l'Italie. Une photo de 1927 le montre dans la cour de l'Université, entouré d'étudiants italiens qui arborent le drapeau tricolore de leur amicale. Lui qui n'avait reçu aucune aide de sa famille lorsque seul dans une ville étrangère, il connaissait des débuts difficiles, il se montra généreux en recueillant chez lui un neveu et une nièce. Un certain faste ne lui déplaisait pas. Il habitait le château de Cheratte et se rendait à Liège à cheval ; plus tard, dans une voiture conduite par un cocher. Le jour de son anniversaire, il faisait distribuer aux ouvriers mineurs ses voisins une manne (grand panier d'osier) remplie de bouteilles de vin. Au demeurant, un joyeux tyran domestique : les femmes de son entourage devaient rester à la maison et savoir jouer du piano pour l'accompagner car il avait une belle voix de ténor et appréciait le bel canto. Mais il n'était pas question que sa nièce poursuive des études. Ces allures de patriarche grand seigneur n'étaient pas incompatibles avec des « idées avancées ». Impossible de savoir grand chose à ce propos. Une partie de sa famille d'origine était hostile aux Bourbons de Naples. Lui même était anticlérical et républicain. Il aurait présidé, vers 1890, un cercle socialiste, ce qui ne l'empêcha pas, vers la fin de sa vie, de montrer avec fierté les photos que lui avait dédicacées Léopold III. Toujours est-il que le milieu universitaire liégeois ne semble pas avoir tenu rigueur à Cesàro de sa réussite trop affichée, de ses polémiques avec ses collègues et de la terreur qu'il faisait régner lors des examens. On lui a passé son anticonformisme parce qu'il était Italien et ses excentricités paraissent autant de marottes inoffensives puisqu'elles étaient le fait d'un savant qui a droit à cette différence qu'est l'originalité.

Tolérer les différences. Nous voilà ainsi ramenés au coeur même des problèmes suscités par la présence des étrangers parmi nous et, du même coup, une conclusion se dégage.

Mettre en parallèle Conti et Cesàro, un pauvre marionnettiste et un savant célèbre, c'est de la provocation délibérée. Pourquoi ? Par refus d'une conception de la culture qui en fait une sorte de luxe

sité de Liège, cf. G. ROSANIA, op. cit., p. 128-132 et N. MALPAS, Les étudiants de l'Université de Liège, 1817-1914. Evolution d'une population, mémoire inédit, Univ. de Liège, 1977.

réservé aux classes dirigeantes et un pêle-mêle d'activités subsidiées par les départements des « Affaires Culturelles ». Par conviction de ce que la culture est « l'ensemble des techniques et des institutions, des croyances et des connaissances qui permettent à un groupe de subsister tout en s'adaptant à son environnement. Définition ambitieuse sans doute mais qui a le mérite de mettre l'accent sur les liens qui unissent travail producteur de richesses et habitudes de consommation ; échelle des valeurs reçue par toute une société et performances individuelles ; religion, éthique, droit et moeurs quotidiennes ; sciences, bagage scolaire et savoir-faire ancestral »¹⁶.

Une telle conception nous invite à saisir dans leur ensemble les situations créées par les apports culturels italiens. Apercevoir la cohésion du tout importe davantage que d'allonger la liste des singularités individuelles. Certes, il n'y a aucun lien direct entre Conti et Cesàro. Mais, aux yeux des Liégeois d'il y a un siècle, le fait qu'il y ait dans leur ville deux Italiens aussi différents, les empêche de mettre tous les Italiens dans le même sac, de leur coller la même étiquette, bref, de les enfermer dans un même stéréotype.

Depuis le XVIII^e siècle et jusqu'à la Première Guerre Mondiale, on rencontre à Liège toute une gamme d'Italiens qui diffèrent entre eux selon ce qu'ils apportent : le travail de leurs bras, leur savoir-faire, leur science (dans le cas de Cesàro), leur création d'une veine populaire (dans le cas de Conti). Ils exercent plusieurs sortes de métiers. De la mendicante à l'étudiant, ils sont juchés aux divers échelons de la hiérarchie sociale, selon qu'ils échouent ou réussissent. Est-ce parce qu'ils emportent dans leurs bagages les inégalités de la société italienne ou parce que la société belge leur refuse les chances qu'elles réserve à ses enfants ?

A partir de 1945, avec l'afflux des mineurs italiens, c'en est fini de ces disparités et de ces nuances. Ils exercent le même métier, au service des mêmes entreprises et bénéficient du même statut exceptionnel ; souvent logés dans les mêmes quartiers, provenant des mêmes régions, voyageant dans les mêmes trains, fréquentant leurs cinémas, leurs magasins, leurs cafés. Les processus d'assimilation s'en trouvent bouleversés. Si traumatisant que soit un tel déracinement, l'amertume n'a pas dégénéré en hostilité. Il est à craindre que les Belges en général — patrons, bureaucrates, camarades de travail ou d'école —

¹⁶ *La vie culturelle dans nos provinces (...) au XVIII^e siècle*, Crédit Communal, Bruxelles, 1983, p. 77.

se soient montrés peu accueillants mais, au total, il n'y a pas eu de rejet définitif. Est-ce parce que, depuis des générations, ils avaient déjà eu l'occasion de fréquenter toutes sortes d'Italiens ?

Il faut rappeler enfin qu'il y a plusieurs manières d'être étranger : nous ne réagissons pas à l'égard des Italiens de la même manière qu'à l'égard des Hollandais ou des Grecs. Bien plus : à l'intérieur d'un même pays, d'une même entreprise, d'une même classe ou d'une même famille, il y a des gens que nous tenons à une telle distance que nous en faisons des étrangers. Grâce à leurs apports culturels bigarrés, les Italiens, très différents entre eux, ont suscité toute une gamme de réactions. Ils nous ont obligé à nous adapter à des situations fort diverses. Ils nous ont rendu le bon service qu'est l'apprentissage de la vie avec d'autres.